

le nom du Zerbino,—demanda le café qu'on nous servit dans des tasses de buis et sans sucre, selon la mode orientale ; il nous offrit ensuite deux de ses pipes et étala devant nous une immense bourse de laine pleine de tabac jaune qui venait d'Orient. En échange, il nous témoigna le désir d'avoir deux ou trois de ces cigares qu'il nous avait vu fumer. Je m'empressai de lui donner tous ceux que nous avions, et je lui en promis une centaine aussitôt que notre muletier nous aurait rejoints.

Après avoir fumé et dégusté le café, Hassan nous pria d'excuser le gîte sauvage qu'il allait nous donner pour la nuit, et il nous conduisit hors de sa tente.

Pendant notre repas ; les Zerbinos nous avaient élevé une tente près du feu qui flambait toujours, y avaient étendu deux peaux d'ours et une couche de bruyère destinée à remplacer les matelas absens.

Les Zerbinos ne connaissent pas d'autre lit. Hassan nous laissa à la porte et nous souhaita une nuit remplie de songes.

Nous jetâmes un coup d'œil sur les tentes environnantes. Les Zerbinos dormaient profondément pour la plupart, quelques uns psalmodiaient un chant mélancolique qu'on nous dit être des prières aux divinités de la nuit ; une douzaine veillaient à l'entour du brasier et faisaient sentinelle.

Les événemens qui s'étaient succédé depuis quelques heures nous avaient si fort impressionnés, que nous poussâmes un cri de joie en nous retrouvant seuls ; —et nous nous serrâmes expansivement la main.

Nous causâmes plus d'une heure, et l'Orient commençait à s'illuminer des rayons blancs de l'aube, lorsque nous nous endormîmes, notre peau d'ours sur les épaules et nos fusils à la portée de la main.

Mais la précaution était inutile ; nous étions bien mieux en sûreté au milieu de ces bandits dont le chef s'était fait notre hôte, que si nous nous fussions trouvés à Paris sous la sauvegarde de la préfecture de police.

Aussi, quand nous nous éveillâmes, il était près de midi, et nul n'avait troublé notre sommeil. Le feu du brasier était éteint, les femmes et les enfans des Zerbinos jouaient, à peine vêtus, sur le seuil des huttes ; mais la plupart des brigands avaient disparu.

Une dizaine à peine se promenait gravement, leur chibouque aux lèvres et le fusil sur l'épaule. Hassan était parmi eux.—Il vint à nous, et nous salua cordialement, en portant, selon l'usage, la main à son front et à son cœur.

Il nous demanda si nous avions bien dormi et si nous voulions prendre le repas du matin ; puis, comme nous répondions affirmativement, il nous emmena sous sa tente, où ses femmes nous servirent des mets identiques à ceux de la veille.

Mais ce qui nous causa un agréable étonnement, ce fut le tableau de Fernand suspendu à une poutre au chevet du lit de bruyère du vieux bandit.

Une panoplie de poignards et de fusils artistement rangés à l'entour lui servait de cadre.

Nous le remerciâmes de son attention, et il nous dit alors qu'il le conserverait pieusement jusqu'à la mort et le léguerait à sa postérité.

—J'aime autant cela, dit Fernand, car le jury du Louvre le refuserait sans nul doute.

Il nous témoigna alors le désir de nous garder le reste du jour et la nuit suivante, ajoutant que, du reste, nous étions parfaitement libres. J'acceptai avec plaisir, sur la promesse qu'il me fit de nous donner un guide qui nous conduirait à Seldigaz, où nous retrouverions notre muletier.

Il nous offrit alors une partie de chasse dans les bois voisins et nous nous empressâmes de le suivre.

Quatre Zerbinos chargés de porter le gibier nous accompagnèrent.